

Sur scène et en coulisses, les élèves se frottent au théâtre

Le Festival d'ateliers-théâtre s'achève aujourd'hui à Carouge. Retour sur sa journée de stages

Katia Berger

Jouer par amour de l'art? Par rage de l'expression? Plus prosaïquement, pour se défaire d'une envahissante timidité? Ou dans l'espoir de trouver au détour de la scène un métier d'avenir? L'activité théâtrale attire les jeunes: personne ne s'en plaindra. Il se trouve que la plupart des cycles d'orientation, collèges et établissements du postobligatoire du canton, ainsi que l'Université de Genève, proposent à leurs étudiants des cours facultatifs d'atelier-théâtre. Dans ce cadre, un professionnel des planches introduit les amateurs aux techniques de la comédie et de la diction, de la mémorisation et de l'impro, dans la perspective d'un spectacle présenté au public en fin d'année scolaire. Un an sur deux, c'est carrément un festival qui leur est dédié, alternative

«Je ne sais plus si je suis moi!»

Une stagiaire en maquillage

ment à la Comédie et au Théâtre de Carouge. Dix troupes débutantes - quoique largement déniaisées - se produisent alors sur une scène reconnue, s'exposant au regard des parents, des amis et de cette nébuleuse qu'on appelle le public.

Plume, grimage et critique

Parmi l'assistance peut même se cacher un critique. Or, puisque le Département de l'instruction publique, qui finance le projet, ainsi que son instigatrice Marie-Christine Epiney entendent sensibiliser les élèves à chacun des maillons de la chaîne de production culturelle, on ne s'étonne pas de trouver la critique théâtrale au nombre des stages organisés pendant ce rendez-vous biennal.

Lors de cette septième édition, c'est le Théâtre de Carouge qui décroche le rôle de plaque tournante confrontant les écoles, les jeunes, les milieux du théâtre et la cité. Outre les dix pièces qu'il décline sur



A la présentation des stages, Omar Porras fait plâtrer ses élèves sous le regard maquillé de ceux de Katrin Zingg. PIERRE ABENSLUR

une semaine dans ses salles François Simon et Gérard Carrat, il accueillait samedi dernier cinq stages gratuits, destinés à l'ensemble des élèves et étudiants du canton, même vierges de tout atelier suivi sur une année. Cette journée d'immersion débouchait en soirée sur une présentation du travail accompli, «plus sur le mode portes ouvertes

que sur celui de la performance», précise Marie-Christine Epiney, elle-même actrice, metteuse en scène et enseignante.

Une quarantaine de jeunes, dont une écrasante majorité de filles, se sont ainsi enfermés entre les murs des Maisons Mainou à Vandœuvre pour s'essayer, qui à la critique sous la guidance du journaliste Alexan-

dre Demidoff, qui à l'écriture théâtrale auprès du comédien et auteur Jacques Probst ou de l'auteure Valérie Poirier. Aux mêmes heures, d'autres fêrus se sont agglutinés autour du metteur en scène Omar Porras, d'un côté, et de la maquilleuse Katrin Zingg, de l'autre, pour des apprentissages plus physiques. Tandis que le meneur du

Teatro Malandro dispensait un cours express sur l'équilibre et la présence sur scène, la créatrice de perruques, coiffures, masques et effets spéciaux enseignait quant à elle le maniement du poudrier.

Le psychopathe et le voleur
«Je ne sais plus si je suis moi!» s'écrit celle des treize inscrites qui s'est tra-

vestie en «vieux psychopathe». «Moi, je suis devenue prof de maths» rétorque cette autre qui arbore une barbe brune en collier. Alors qu'une marquise en perruque blanche chatouillant le ciel suscite l'admiration de ses camarades - sataniste, catin ou pirate des Caraïbes: «Je n'aurais jamais cru que ça te changerait autant!» Devant les miroirs des loges, le petit sérail bruisse, tout à l'ivresse de la métamorphose. Sûr que les jeunes femmes qui repartiront de là auront pris conscience de la théâtralité en germe dans le trait d'eye-liner qu'elles appliquent le matin sur leurs paupières.

Atmosphère plus zélée chez les dix étudiant(e)s vêtu(e)s de noir qui répètent avec Omar Porras dans l'annexe du 57, rue Ancienne. Pas question d'élocution ou de projection de voix ici, mais bien de langage corporel. Jambes arquées, poids calé sur les bords extérieurs des pieds («comme un voleur qui rentre à la maison»), le Colombien emmène ses ouailles de cour à jardin et retour. A l'aide de bâtonnets qu'il tient dans chaque main, il va redresser un dos, ramener des fesses dans l'axe des talons, relever un menton. «Vous n'êtes ni des jeunes ni des amateurs, vous êtes des artistes et on est au théâtre! Allez, on y va!» lance-t-il en puisant ses exemples dans l'«alphabet élémentaire» que composent le kathakali indien, la capoeira brésilienne, le nô japonais ou le topeng indonésien.

A l'issue de ces ateliers comme du festival entier, les participants auront, c'est certain, incorporé du savoir à leur penchant premier. Jouer, oui: pour entrevoir la richesse d'un microcosme!

«Blake's Revolution» et «La dispute» Les deux derniers spectacles du festival se jouent ce mercredi soir à 18 h et 20 h, rens. 022 343 43 43, www.ttag.ch

Découvrez nos images sur www.stages.tdg.ch